

constante des objets est abordée à plusieurs reprises dans “La passion de l’art primitif” (cf. 160, 196 et 213), contre le stéréotype selon lequel l’activité de collection serait toujours une accumulation sans fin et sans retour.

Non sans lien avec le thème de la circulation, Derlon et Jeudy-Ballini consacrent leur dernier chapitre (219–267) à une mise à l’épreuve de l’idée reçue selon laquelle la passion des collectionneurs ne serait qu’un moyen de déguiser une quête de profit. Ce chapitre contient des subtilités d’analyse qui valent la peine d’être soulignées. À titre d’exemple, les auteurs montrent comment une sorte de principe économique inversé permet aux collectionneurs de vivre l’achat d’un objet au prix fort non pas comme une démonstration de richesse matérielle, mais comme “preuve de désintéressement financier” (251) témoignant de la capacité à faire passer la passion avant les affaires. Au moyen d’une enquête résolument qualitative, Derlon et Jeudy-Ballini parviennent ainsi à montrer que dimensions spéculative et spéculaire sont liées : le rapport à l’argent d’un collectionneur tel qu’exprimé au travers de ses pratiques est une réflexion de son rapport aux objets, et ce rapport aux objets reflète à son tour le rapport du collectionneur à lui-même.

S’appuyant toujours sur de riches données ethnographiques et citant souvent directement leurs interlocuteurs, les auteurs parviennent à explorer un nombre impressionnant de facettes de la pensée des collectionneurs. Ce faisant, elles s’attellent à mettre en évidence les particularités des pratiques et perspectives de ces derniers, notamment par rapport à celles d’autres genres de collectionneurs. Au terme de leur enquête, elles suggèrent que la spécificité de la collection d’art primitif résiderait dans “l’ensemble des traits préférentiels fortement valorisés par [leurs] interlocuteurs : le mystère irréductible de l’objet, sa résistance à la compréhension, sa dimension magique, son association à l’altérité et à la mystique des origines, les interrogations philosophiques ou existentielles qu’il suscite, ses liens avec l’invisible, sa force de présence, sa densité humaine, sa puissance émotionnelle, sa capacité à favoriser des projections individuelles” (286s). Cette conclusion est une véritable invitation à la réalisation d’enquêtes analogues à la leur, qui permettraient de poursuivre les pistes de réflexion qui y sont esquissées. On trouve en effet dans cet ouvrage quelques ébauches d’analyse comparative qui demanderaient à être approfondies. Par exemple, les auteurs mêlent occasionnellement aux discours des collectionneurs les écrits d’anthropologues tels Stéphane Breton (97), Jacques Maquet (102) ou Michel Leiris (184), ou encore évoquent l’intérêt “quasi ethnographique pour les cultures locales affiché par certains collectionneurs” (243), sans toutefois que cela débouche sur un véritable examen des différences ou des similitudes entre les rapports aux objets et à l’altérité qu’entretiennent collectionneurs et chercheurs en anthropologie. Cela dit, il est toujours aisé de reprocher à un ouvrage d’avoir laissé certains aspects d’un sujet non-explorés ; la comparaison entre anthropologues et collectionneurs n’est pas le sujet de ce livre, mais plutôt une piste que ce dernier ouvre

pour de futures recherches. Reste à souhaiter que celles-ci soient menées avec autant de rigueur et de finesse que celle présentée dans “La passion de l’art primitif”.

Solen Roth

Diawara, Mamadou, Paulo Fernando de Moraes Farias et Gerd Spittler (dir.) : Heinrich Barth et l’Afrique. Köln : Rüdiger Köppe Verlag, 2006. 286 pp. ISBN 978-3-89645-220-7. (Studien zur Kulturkunde, 125) Prix : € 39.80

En 2004, à l’occasion du cent cinquantième anniversaire de l’arrivée de l’explorateur Heinrich Barth à Tombouctou en 1853, s’est tenu dans cette ville du Mali un colloque organisé avec le soutien de différentes instances culturelles allemandes. Il réunissait une vingtaine de chercheurs venus d’Europe, d’Amérique et d’Afrique. La plupart des 14 contributions furent rédigées en français afin de faciliter l’échange avec les spécialistes locaux qui se montrèrent très intéressés.

Heinrich Barth a considérablement enrichi la connaissance que l’on avait en son temps de l’Afrique de l’Ouest par la publication en 1857–1858 des 5 volumes de “Reisen und Entdeckungen in Nord- und Central-Afrika in den Jahren 1849 bis 1855”, un ouvrage de plus de 3000 pages rendu d’emblée disponible en anglais et en français. Il intéressait autant les géographes que les ethnologues, les historiens, les linguistes et les biologistes. Pourtant, cette œuvre n’a donné naissance qu’à de rares travaux si l’on excepte l’ouvrage collectif publié en 1967 sous la direction du géographe H. Schiffers : “Heinrich Barth. Ein Forscher in Afrika: Leben, Werk, Leistung.”

Le présent volume s’articule en quatre parties : “Heinrich Barth en Europe et en Afrique” (biographie, organisation des voyages) ; “Heinrich Barth : texte et contexte” ; “Heinrich Barth et le quotidien en Afrique” ; “Heinrich Barth et l’histoire”. L’explorateur nous est présenté comme doté d’une sorte de double personnalité : plutôt susceptible, brusque et ombrageux en contexte européen, il s’est senti parfaitement à l’aise avec les Africains et a noué de solides amitiés à tous les niveaux de la société, du serviteur au sultan. S’affranchissant des préjugés habituels, n’hésitant pas à voyager seul, il s’adaptait facilement aux conditions de vie locales. Exceptionnellement doué pour les langues, il maîtrisait l’arabe et pouvait communiquer sans interprète en une dizaine d’idiomes locaux sur lesquels il a laissé une abondante documentation. Sa méthode de travail, qui deviendra la norme, est décrite en détail. Les notes prises sur des carnets, souvent à dos de chameau, débouchent sur le journal rédigé quasi quotidiennement avec schémas, dessins et cartes (en moyenne 30 pages par jour), pour aboutir à des lettres et des rapports envoyés au fur et à mesure à Tripoli et en Europe. Il “voulait tout voir et tout consigner par écrit”, et il rapportait volontiers les paroles mêmes de ses interlocuteurs. Au cours de son principal voyage de près de six ans et de 15,000 km, minutieusement préparé, il eut l’occasion de séjourner plus longuement – jusqu’à

un an – en quelques lieux privilégiés comme Agadès, Tombouctou, Sokoto, Kano et Kukawa, ce qui rendait possibles des descriptions détaillées. Mais il fit aussi de sa mobilité même un outil méthodologique qui lui permettait d'acquérir une vue panoramique des choses et de percevoir les rapports dynamiques existant entre les différentes régions. Comme il eut accès à de précieuses sources locales rédigées en arabe, cela lui permit de montrer que l'Afrique avait véritablement une histoire contrairement à l'opinion courante confirmée par Hegel. Il mourut prématurément à 44 ans.

Si l'ouvrage collectif présenté par H. Schiffers adoptait préférentiellement la perspective propre au géographe, celui issu du colloque de Tombouctou intègre des points de vue beaucoup plus divers. Une grande attention est accordée à des questions de critique historique et textuelle. L'apport de Barth est bien resitué dans son contexte global et par rapport à ceux de ses prédécesseurs et contemporains dans la boucle du Niger. S'il fait sur bien des points figure de précurseur, il avait aussi ses limites, et celles-ci expliquent en partie que son œuvre, précocement interrompue, n'a pas eu l'impact qu'elle aurait mérité. Il a connu une Afrique dont l'avenir était encore ouvert et imprévisible, mais déjà se mettaient en place les prodromes de la conquête coloniale.

Pierre Erny

Gans, Eric: *The Scenic Imagination. Orinary Thinking from Hobbes to the Present Day.* Stanford: Stanford University Press, 2008. 220 pp. ISBN 978-0-8047-5700-3. Price: \$ 55.00

Eric Gans, amerikanischer Literaturwissenschaftler, Sprachphilosoph und Kulturanthropologe, ist Professor an der Universität von Kalifornien in Los Angeles. Im Sinne seiner seit 1985 von ihm so genannten generativen Anthropologie entwirft er eine Entstehungstheorie der menschlichen Sprache, Kultur und Gesellschaft und sucht sie an neuzeitlichen Denkern zu bewahren.

Im Einleitungskapitel erläutert er seinen generativen Ansatz. Danach ist der Übergang von vormenschlicher Seinsweise in menschliche so zu denken: In einem bestimmten Ursprungserlebnis, einer Szene, wird die tierische Hackordnung außer Kraft gesetzt. Ein von der Gruppe begehrtes und zu erkämpfendes Objekt wird erstmals durch ein sprachliches Zeichen in einer szenischen Darstellung und Vergegenwärtigung (*scenic imagination* und *scenic representation*), bestimmt und verstanden. Damit wird das von allen angestrebte Objekt allgemein erkennbar und, weil in die Vorstellung erhoben, zugleich unerreichbar. Auf diese Weise wird der Konflikt im Kampf um das erstrebte Objekt aufgeschoben, aber nicht beseitigt. Das im Zeichen repräsentierte Objekt wird, infolge seiner Gewalt aufschiebenden Kraft sakralisiert, wird zum Namen für Gott, löst aber immer neu Begehren und Enttäuschung aus, muss also auch wieder entschärft werden durch Verzögerung. So entstehen durch ein szenisches Ursprungserlebnis zugleich Sprache, Kultur und menschliche Gemeinschaft, nicht einfach als Folge höherer Intelligenz, sondern

aus augenblicklicher aufschiebender Verhütung von Gewalt.

Gans sieht den Beginn der Reflexion auf ein solches Ursprungserlebnis in der Aufklärung, entfaltet im 1. Teil "The Scene Liberated". Er sieht denn auch seine Hypothese vor allem in der Aufklärung bestätigt. Vorher war es in den religiösen Rahmen eingebunden. Religiöse Mythen und Schriften waren zwar menschliche Schöpfung, aber aus göttlicher Eingebung gewonnen. Im (mittelalterlichen) Christentum etwa haben das Menschliche und das Sakrale die gleiche fundamentale Ontologie. In der Renaissance bahnt sich eine Änderung an, die in der Aufklärung wirksam wird, zunächst schon in Francis Bacons Idolenlehre, eindeutig dann in Hobbes "Leviathan" und seinem Gesellschaftsvertrag. Hobbes entwirft am Beginn der Aufklärung das erste generative Modell einer menschlichen Institution, um den Naturzustand als Krieg jeder gegen jeden zu beenden.

Bei Locke ist der Naturzustand biblisch begründet und positiv bewertet. Gans findet hier die Bewältigung mimetischer Gewalt in der Funktion des Heiligen. Als Gottes Geschöpf ist der Mensch ans Naturrecht gebunden. Er integriert sein Begehren durch Arbeit in die Kultur. Seine Bejahung des Menschen ist zugleich die Überleitung zu Rousseaus positiver Wertung des Menschen im Naturzustand. Ähnlich deutet er Rousseaus Lehre vom Naturzustand und dessen Gesellschaftsvertrag im Sinn seiner generativen Anthropologie. Als Kontrast dazu steht später Freuds origineller "social contract" mit dem Vätermord-Szenario in Totem und Tabu.

Condillac ist der erste Denker, bei dem Gans die Ursprungsszene auf sensualistischer Basis findet. In einem bestimmten Augenblick erster Übereinstimmung in der menschlichen Geschichte sind in einer gemeinsamen Ursprungsszene gleichzeitig die Sprache und mit ihr menschliches Denken entstanden.

Bei Vico und Herder findet Gans eine alternative Anthropologie zur Aufklärung. Vico sieht eine generative Beziehung zum Heiligen, zur Sprache und zur menschlichen Ordnung. Allein der religiöse "Terror" kann den Naturzustand zähmen. Vicos Darstellung der furchterregenden Vorstellung der Götter kommt der Repräsentation, wie Gans sie versteht, sehr nahe.

Entsprechend deutet Gans auch Kants Kritik der Urteilskraft. Das ästhetische Objekt ist in seiner Zeichenhaftigkeit nicht mehr materielles Objekt, sondern, obgleich im kognitiven Bereich arbiträres Zeichen, als ästhetische Erfahrung szenische Vorstellung und so sakrales Objekt, das im Gegensatz zur mimetischen Rivalität gemeinsame Harmonie garantiert.

In der Philosophie nach Kant, im 2. Teil als "The Scene Embodied" überschrieben, sieht Gans das Moment der Gesellschaftsgründung wieder im Transzendenten fundiert. So bei Burke und de Maistre.

In der Phänomenologie des Geistes (Herr und Knecht) findet Gans bei Hegel die anthropologische Szene des Ursprungs des menschlichen Selbstbewusstseins durch das Aufschieben der Gewalt. Gans führt seine Untersuchung weiter über "Karl Marx's Sceneless Socialism" und "Nietzsche's Scenic Utopia" zu Wilhelm von Hum-